

Le Docteur Farrell — La Porte des Âmes perdues

Chapitre 1 : Le Compagnon de Route

Le froid s'était installé sur la campagne anglaise, au nord de Manchester, s'insinuant jusque sous les boiseries de la calèche.

Par cette nuit de pluie battante, le Docteur Farrell demeurait immobile. Son chapeau noir et son costume sombre se fondaient dans l'obscurité de l'habitacle. Entre ses mains, il serrait une vieille sacoche en cuir noir, usée par d'innombrables voyages et chargée de secrets.

Le roulement monotone des roues sur les chemins caillouteux le berçait, sans parvenir à apaiser son esprit.

Son attention fut finalement attirée par son compagnon de voyage : un représentant de commerce dont le seul bagage consistait en un maigre baluchon. L'homme restait muré dans un silence glacial, le regard fuyant.

— Dites-moi, cher Monsieur, commença Farrell d'une voix posée, je ne souhaite pas vous importuner... mais je suis à la recherche d'une vieille demeure dans les environs.

L'homme interrompit sa lecture et leva lentement la tête. Son regard, lourd et scrutateur, se posa sur le docteur. Sans répondre, il sortit une pipe de sa poche et l'approcha de la lanterne.

La flamme vacillante éclaira brièvement ses traits fatigués.

Il alluma la pipe.

Une fumée épaisse s'éleva, lente, presque irréelle... et, à la surprise du docteur, elle exhala un parfum de plantes sauvages mêlé à du jasmin. Une odeur douce, presque trop douce pour cette nuit de tempête.

Un silence étrange s'installa.

Puis l'homme esquissa un léger sourire.

— **Si vous faites allusion à la demeure bourgeoise qui se dresse à quelques lieues d'ici... je vous déconseille formellement d'en franchir le seuil, Docteur.**

Farrell se figea.

L'homme tira une nouvelle bouffée, le regard perdu dans la fumée.

— **Renoncez-y... Ces murs cachent des choses qu'il vaut mieux ne pas réveiller.**

Le Docteur Farrell s'apprêtait à exiger des explications lorsque la calèche s'arrêta brutalement, le projetant légèrement en avant. Le voyage prenait fin.

Il colla son visage contre la vitre froide, mais la pluie formait un rideau opaque, une muraille d'eau qui masquait tout le paysage.

— **Eh bien, cher Monsieur... murmura l'homme à la pipe, j'ai le sentiment que nos chemins se séparent ici.**

Le loquet grinça.

La porte s'ouvrit lentement.

Un homme à la stature imposante se tenait là, vêtu d'un long manteau marron détrempé, coiffé d'un large chapeau de cuir noir. Sa présence était écrasante.

— **Monsieur le Docteur... grogna-t-il d'une voix sourde. Je vous prie de descendre. Vous êtes arrivé. Madame Elisabeth vous attend.**

À peine Farrell eut-il franchi le portail en fer forgé que la calèche repartit, le laissant seul face à la silhouette massive de la demeure.

La pluie battait avec violence.

Il pressa le pas et atteignit le perron. Devant la porte monumentale, il frappa trois coups sourds.

Un silence.

Puis la porte s'entrouvrit.

Seul le visage pâle d'une jeune femme apparut.

— **Oui ? Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle, méfiante.**

— **Je suis le Docteur Farrell. Madame Elisabeth m'attend.**
Elle hésita.

— **À cette heure-ci... Madame est retirée dans ses appartements.**
Farrell se redressa.

— **Il est impératif que je lui parle.**

Un instant passa.

Puis elle ouvrit enfin la porte.

— **Entrez.**

À peine eut-il franchi le seuil qu'elle referma violemment derrière lui. Le claquement sec du bois de chêne le fit sursauter.

La jeune femme — Anastasia — le dévisagea de la tête aux pieds, constatant qu'il était trempé.

Sans un mot, elle lui fit signe de la suivre.

Ils s'enfoncèrent dans un long corridor plongé dans une pénombre tremblante.

Quelques bougies vacillaient sur les murs, projetant des ombres déformées.

Farrell s'arrêta brusquement.

Un tableau.

Une jeune femme y était représentée, vêtue d'une robe noire d'encre, tenant un lourd grimoire aux gravures dorées. Ses cheveux châtain tombaient en cascades sur ses épaules.

Mais ce furent ses yeux qui glacèrent le sang du docteur.

Un regard profond. Trop profond.

Presque vivant.

— **C'est Madame Elisabeth, murmura Anastasia derrière lui. Mais nous n'avons pas toute la nuit.**

Ils reprirent leur marche.

Le salon était vaste, sombre, dominé par une cheminée dont les flammes dévoraient lentement du bois de chêne. L'air y était lourd, presque étouffant.

Anastasia lui tendit des vêtements secs.

— **Changez-vous.**

Elle resta là.

À le regarder.

Sans détourner les yeux.

Farrell soutint son regard, esquissant un léger sourire, presque provocateur.

Une fois changé, il se sentit revivre.

La servante lui apporta ensuite une soupe, du pain et du vin. Il s'installa près du feu.

Mais elle resta debout.

À l'observer.

— **Pourquoi ne vous joignez-vous pas à moi ? proposa-t-il.**

Elle hésita.

Puis s'assit.

Ils mangèrent.

Elle ne parla presque pas.

Mais elle ne le quitta jamais des yeux.

Lorsque Farrell eut terminé, elle murmura :

— **Ce repas restera une exception. Il serait préférable que vous mangiez seul à l'avenir.**

Un silence.

Le docteur se leva, légèrement contrarié.

— **Je souhaiterais voir ma chambre.**

Elle se leva à son tour.

Ils montèrent l'escalier grinçant.

Dans le couloir, elle s'arrêta devant une porte entrouverte.

— **La chambre de Madame Elisabeth. N'y entrez sous aucun prétexte.**

Puis elle ouvrit une autre porte.

— **Voici la vôtre.**

Farrell observa la pièce.

Le lit n'était pas fait.

Il soupira.

— **Devrai-je m'en occuper moi-même ?**

Anastasia lui lança un regard très étonné, puis elle se ressaisit soudain en lui disant qu'elle n'avait pas été payée pour recevoir des invités de dernière minute.

Elle se retourna ensuite et se dirigea vers la buanderie, d'où elle sortit une parure de draps en satin blanc argenté qu'elle déposa sur la chaise en bois.

N'ayant pas d'autre solution, la servante fit le lit entièrement. Une fois terminé, elle lui demanda de l'accompagner jusqu'à la salle de bain, située à proximité de sa chambre.

En entrant, on pouvait apercevoir un grand baquet en bois, suffisamment large pour s'y plonger, ainsi qu'une cruche d'eau et une bassine en terre cuite de couleur marron clair. Un morceau de savon, dégageant un parfum de fleur de lavande, reposait sur une planchette en bois, accompagné d'une serviette en tissu gris.

Après lui avoir montré l'endroit pour se laver, Anastasia souhaita une bonne nuit à son hôte, ajoutant qu'elle viendrait le réveiller au matin.

Puis elle se retira, laissant le Docteur Farrell vaquer à ses occupations.

Pendant que le docteur ôtait sa chemise et la déposait sur la chaise en bois de chêne clair, il se dirigea vers la cruche d'eau et en versa légèrement dans la bassine.

Il commença à se nettoyer le visage.

Puis, au moment où il voulut s'essuyer, il remarqua discrètement que la serviette avait disparu.

Une inquiétude soudaine le saisit.

Il scruta lentement la pièce du regard.

Et remarqua aussitôt que la chaise sur laquelle il avait déposé sa chemise... n'était plus à sa place.

Un sentiment étrange s'insinua en lui.

Il se demanda si la servante Anastasia ne lui avait pas joué un mauvais tour.

Ou si quelque chose d'autre se trouvait dans cette maison.

Ainsi, il prit la décision d'aller voir dans le corridor s'il ne retrouverait pas ses affaires.

En longeant le couloir, il se trouva face à la chambre de Mademoiselle Anastasia.

À l'instant même où il s'approcha de la porte, un ronflement se fit entendre.

Il marqua un temps d'arrêt, se demandant s'il devait la réveiller.

Mais la fatigue du voyage prit le dessus.

Ne voulant pas l'interrompre dans son sommeil, il préféra regagner sa chambre.

Le docteur Farrell arriva devant sa porte.

Au moment où il s'apprêtait à l'ouvrir, il remarqua qu'elle était à peine entrouverte.

Il passa légèrement la tête à l'intérieur.

Soudain, son regard se posa sur la chaise de la salle de bain...

posée à côté de son lit.

Sa chemise y était soigneusement pliée.

Ainsi que la serviette.

En voyant que ses affaires étaient simplement bien rangées, il s'assit sur le bord de son lit. Il prit sa sacoche et la déposa sur la table en bois, juste à côté de sa fenêtre. Dehors, la pluie tombait en torrent, martelant les vitres avec une force presque violente. Le fracas des gouttes lui faisait lever les yeux, et il se leva pour fermer les volets de sa chambre, alors que ses mains s'apprêtaient à ouvrir la fenêtre.

Soudain, un énorme grondement de tonnerre éclata, et un éclair zébra le ciel, illuminant la chambre d'une lumière blanche et aveuglante. Pris de panique, il sursauta en arrière, le cœur battant à tout rompre, et retomba sur le lit, haletant.

L'orage semblait remplir la pièce, ses éclairs et ses rugissements résonnant jusque dans sa poitrine, le laissant tremblant sous l'effet de la surprise.

Après avoir repris ses esprits, encore marqué par la surprise, il décida de s'asseoir et d'ouvrir sa sacoche. À l'intérieur se trouvaient un livre noir aux reflets dorés ainsi que d'autres objets, soigneusement enveloppés dans un tissu noir. Il les laissa sur la table, tandis que la fatigue se faisait de plus en plus pesante.

Alors, lentement, il se leva de sa chaise, retira ses chaussures noires puis son pantalon. Il prit ensuite une chemise de nuit qu'il avait trouvée en fouillant dans le placard, où s'entassaient d'autres linge en désordre.

Une fois habillé, il éteignit la bougie parfumée à la rose, dont le parfum avait envahi toute la chambre, laissant derrière lui une atmosphère douce et légèrement envoûtante.

Chapitre 2 — L'étrange visite

La nuit était tombée depuis longtemps déjà, et un silence pesant enveloppait la maison. Le docteur Farrell s'était endormi paisiblement, ignorant encore que cette nuit ne serait pas comme les autres.

Dehors, la pluie tombait en torrent, frappant les vitres avec violence, tandis que le vent faisait grincer les volets.

Soudain, un léger bruit se fit entendre à la porte de sa chambre. Trop faible pour le tirer de son sommeil.

Mais quelques instants plus tard, un coup violent retentit.

Farrell sursauta brusquement, le cœur battant, encore à moitié plongé dans le brouillard du sommeil. Il se redressa lentement, une sensation étrange lui serrant la poitrine. Était-ce un rêve... ou quelqu'un cherchait-il réellement à entrer ?

Le silence retomba.

Puis, à nouveau, des coups. Plus insistants. Plus lourds.

Il resta figé un instant, hésitant, le regard fixé sur la porte. Une inquiétude diffuse s'insinuait en lui. Finalement, il se leva et s'approcha, chaque pas résonnant faiblement dans la pièce.

— **Qui est là ?... murmura-t-il. C'est vous, mademoiselle Anastasia ?**

Aucune réponse.

Avec précaution, il entrouvrit la porte et passa la tête dans le couloir plongé dans l'obscurité. Personne.

Troublé, il sortit malgré tout, avançant lentement le long du corridor, attentif au moindre bruit. Le silence était total. Trop pesant.

Arrivé devant la chambre d'Anastasia, il constata qu'elle dormait profondément. Rassuré, ou peut-être plus inquiet encore, il fit demi-tour. Mais alors qu'il regagnait sa chambre, une étrange sensation le retint. Comme une voix intérieure, faible mais insistante.

Il s'arrêta. Puis, presque malgré lui, changea de direction.

La porte de la chambre de Madame Elisabeth était entrouverte.

Il la poussa doucement et entra sans bruit.

La pièce était calme. Elisabeth dormait, paisible, vêtue d'une chemise de nuit aux reflets délicats. Farrell s'approcha lentement, observant les lieux, chaque détail, comme s'il cherchait quelque chose... ou quelqu'un.

Soudain, une légère brise parcourut la pièce. Un frisson lui glaça le dos. Une présence... quelque chose d'indéfinissable.

Un malaise grandissant s'empara de lui.

Sans attendre davantage, il quitta la chambre précipitamment. Mais en franchissant le seuil, il se retourna... et vit la porte se refermer lentement.

Pris de panique, il regagna sa chambre et se recoucha, tentant de se convaincre qu'il ne s'agissait que d'un mauvais rêve.

L'aube finit par se lever, apportant avec elle une lumière douce qui chassa les ombres de la nuit.

Anastasia, déjà réveillée au chant du coq, vaquait à ses occupations. Après s'être préparée, elle passa devant la chambre du docteur, hésita un instant, puis poursuivit son chemin.

Quelque chose n'allait pas. Elle en était certaine.

Dans la chambre d'Elisabeth, elle s'approcha du lit et s'assit près d'elle.